ÉRIC GAUTHIER

MONTRÉEL

ALIRE

Extrait de la publication

À PROPOS D'*UNE FÊLURE AU FLANC DU MONDE*, PRÉCÉDENT ROMAN D'ÉRIC GAUTHIER…

2009 — PRIX BORÉAL (MEILLEUR ROMAN)

« NON CONTENTS DE RESSUSCITER
L'ORALITÉ TRADITIONNELLE, LES JEUNES CONTEURS
EN RENOUVELLENT LES FORMES POUR L'ADAPTER
AUX THÈMES CONTEMPORAINS.
UN DE CEUX-LÀ, ÉRIC GAUTHIER,
A AUSSI RÉUSSI À TRANSPOSER TOUT SON HUMOUR
ET SON INVENTIVITÉ DANS SON PREMIER ROMAN,
UNE FÊLURE AU FLANC DU MONDE.
SON HÉROS, MALICK,
C'EST L'ANTI-HARRY POTTER. »
L'Actualité

« […] À LA PLACE D'UN COMBAT APOCALYPTIQUE
ENTRE LE BIEN ET LE MAL
OÙ SE JOUERAIT LE SORT DE L'UNIVERS,
GAUTHIER OFFRE AUX LECTEURS
UN AFFRONTEMENT ENTRE QUELQUES INDIVIDUS
AUX EGO DISPROPORTIONNÉS ;
UNE HISTOIRE HUMAINE, EN SOMME. »
Le Devoir

« AVEC UN TALENT MANIFESTE, L'AUTEUR
PARVIENT D'AILLEURS À NOUS FAIRE ADHÉRER
À CE QUÉBEC À LA FOIS RÉALISTE ET SURNATUREL.
LE ROMAN TÉMOIGNE EN OUTRE
DE LA FASCINATION DE GAUTHIER POUR
L'OCCULTE ET LE PARANORMAL, REGORGEANT
D'INFORMATIONS SUR CES DEUX SUJETS. »
Solaris

« Unissant les techniques du conte
et l'univers du fantastique, Éric Gauthier
en est arrivé à une écriture captivante
qui devrait séduire
un large bassin de lecteurs. »
Voir – Estrie

« *Une fêlure au flanc du monde* décrit
en outre avec une redoutable efficacité
le processus par lequel les sectes endoctrinent
leurs membres et séduisent leur entourage.
Au point où, tout comme Hubert et plusieurs
personnalités de la ville, le lecteur est
tenté de se laisser convaincre. »
La Frontière

Montréel

Extrait de la publication

Du même auteur

Terre des pigeons. Recueil de contes. (comprend un CD)
Montréal : Planète rebelle, 2002.

Une fêlure au flanc du monde. Roman.
Lévis : Alire (Romans 117), 2008.

Feu blanc. Recueil de contes. (comprend un CD)
Montréal : Planète rebelle, 2009.

MONTRÉEL

ÉRIC GAUTHIER

ALIRE

Illustration de couverture : Tom Fowler
Photographie : Jean-François Dupuis

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :
Messageries ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :
Interforum editis
Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :
Interforum editis Suisse
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire
Les Éditions Alire inc.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 3e trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© **2011** Éditions Alire inc. & Éric Gauthier

10 9 8 7 6 5 4 3 2e mille

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I 1
Chapitre II 29
Chapitre III 59
Chapitre IV 75
Chapitre V 95
Chapitre VI 121
Chapitre VII 147
Chapitre VIII 181
Chapitre IX 197
Chapitre X 213
Chapitre XI 233
Chapitre XII 257
Chapitre XIII 275
Chapitre XIV 285
Chapitre XV 311
Chapitre XVI 353
Chapitre XVII 377
Chapitre XVIII 419
Chapitre XIX 455
Chapitre XX 463
Chapitre XXI 493
Chapitre XXII 509
Chapitre XXIII 525
Chapitre XXIV 535

APRÈS 571

Merci au Conseil des Arts du Canada
pour son soutien financier lors de l'écriture de ce roman.

Extrait de la publication

I

Jacques Cartier était à peine arrivé que déjà ses matelots débaptisaient sa trouvaille dans son dos, faisant du mont Royal le mont « Réal » – « réel », dans la parlure de l'époque. Comme la magie n'y avait pas prise, ils n'avaient pas à y craindre des illusions d'aucune sorte. Que du vrai ! Les premiers colons s'en réjouirent aussi : pour eux, pour leurs enfants, le mont ne fut jamais que « réal », dit bientôt « réel », jusqu'à ce que Ville-Marie fût renommée « Montréel ». L'opinion populaire l'emportait ainsi sur les décrets officiels, mais l'ironie s'avéra force plus puissante encore : que produit-on maintenant sur ce mont « Réel », dans les espaces hermétiques de la Cité gouvernementale, si ce n'est illusion, poudre aux yeux, tromperies et balivernes ?

Luc Héneaut, *Déboires d'un peuple*

Montréel, garde tes fantômes
J'ai les cheveux blancs rien qu'assez de même
La ville chez nous tient dans ma paume
Y a moins de belles filles mais moins de nuits blêmes

Achille Bigorneau, « Le chiâle de Montréel »

La voix emplit son casque d'écoute, rude et cassante. Rien de sophistiqué, pas plus que les accords qui l'accompagnent. Elle fausse

un brin sur l'avant-dernière syllabe du refrain et Clovis Thériaud sourit juste avant, par anticipation. Il a le sourire délicat ce matin. Trop bu hier. Il se sent fragile : un château de cartes à forme humaine.

Il vide son verre d'eau, marche jusqu'à la fenêtre. Le soleil printanier martèle la rue, déborde jusque dans son petit appartement. Il y a toute une journée qui attend dehors et Clovis retarde le moment de s'y mettre. Il a la pelouse à tondre, les retardataires à harceler, un chat à aller nourrir. Des suppresseurs à aller chercher, aussi ; ne pas oublier les suppresseurs.

Pour l'instant, il n'a que la force de savourer la musique. Il écoute et se demande s'il existe une seule autre personne sur l'île de Montréel qui se souvienne d'Achille Bigorneau. C'est la parfaite compagnie pour ce genre de matin lent. L'année où Clovis vivait à Sainte-Ernestine, il a dû le voir en spectacle une bonne douzaine de fois. Bigorneau, toujours en retard, se traînait jusqu'au fond en marmonnant des salutations, s'assoyait sous la vieille affiche de Sommerfields, calait une bière en douce, puis accordait sa guitare pendant au moins cinq minutes. Comme s'il croyait que le bon réglage donnerait à ce vieux bout de bois un son impeccable. Les habitués se moquaient, ça faisait partie du jeu. Quand tout ce fignolage finissait par se muer en une mélodie, Bigorneau paraissait aussi surpris que son auditoire. Pendant une heure ou deux, il poussait des chansons simples, franches, poétiques, toutes nues. Chantait sans permis, sans rendre de comptes. Quel inspecteur allait se rendre jusque dans cette ville minuscule, jusque dans cette taverne anodine ? Aujourd'hui, il s'en trouverait peut-être. On s'inquiétait moins à l'époque, la paranoïa allant par vagues…

À vingt-six ans, Clovis se sait trop jeune pour la nostalgie, mais ces jours-là lui manquent tout de même. Il a au moins ses enregistrements. Celui-ci est le pire, une copie d'une copie d'une copie, mais quelques moments de génie transparaissent.

Lui-même se sent bien loin du génie. Son esprit est encore flou, tout comme les détails de sa soirée d'hier. Il sent un souvenir qui rôde sur de fines pattes d'insecte, tout juste hors de portée.

On cogne à la porte ; le souvenir fuit. Clovis pose son casque d'écoute et va ouvrir. Le visiteur porte des sandales, une robe de chambre par-dessus un pantalon olive élimé, et une tête d'âne là où l'on s'attendrait à un visage humain. Les yeux humides fixent Clovis avec un soupçon de tristesse. Une oreille tressaute, puis l'être dit d'une voix souple et mélodieuse d'animateur radio :

— Tu vas me trouver bête, mais j'ai encore oublié de te payer le loyer.

Le visiteur retrousse ses lèvres d'âne sur de grandes dents jaunes. Est-ce un sourire ? Clovis soupire.

— Léopold, épargne-moi cette tête-là et tu seras tout pardonné, d'accord ?

— Tu as déjà eu meilleure tête, toi-même. Moult réjouissances et rebondissements hier soir, je suppose ?

Le visiteur termine à peine sa phrase que déjà son museau se dissipe, ses oreilles s'envolent en fumée, tout part pour révéler un visage ridé au menton rugueux et aux yeux vairons, encadré de longs cheveux gris et noirs. Clovis n'arrive pas à rester sévère devant cet air louche de contrebandier hongrois ou de shaman abusant du calumet. Il prend le chèque offert, décroche la planchette de son clou

à gauche de la porte, trouve la bonne feuille et fait un crochet à côté de « Léopold Sanschagrin ». Qu'a-t-il d'intéressant à dire au sujet de sa soirée ? Émilien l'a traîné à la taverne. Clovis a écouté ses misères, puis s'est essayé à faire la conversation à une jolie fille, sans grand succès. Et en sortant, il a vu Émilien qui…

Léopold devine son trouble et lève un sourcil. Clovis lui fait signe d'entrer et se sert un autre verre d'eau avant d'expliquer :

— Je suis sorti avec Émilien hier. Ça va pas, il pense que sa copine l'a trompé avec son trompettiste. Il avait besoin d'en parler. Il y avait l'autre énergumène qui était assis dans un coin, celui avec le scarabée, tu sais…

— Le conjureux ?

— Le conjureux. On a bu beaucoup, Émilien et moi, et j'ai préféré rentrer pendant qu'il me restait un peu de jugeote. En partant, j'ai vu Émilien qui allait s'asseoir avec le conjureux. J'espère qu'il est pas allé faire des bêtises…

— C'est sûr qu'il a fait des bêtises. C'est comme ça qu'ils apprennent. Vingt ans et maîtres du monde, tu connais la chanson. Et qu'est-ce que tu crains ? Que le conjureux l'ait changé en balai ?

Léopold dit ça avec un air narquois, presque condescendant mais pas tout à fait. Clovis revoit le conjureux perché comme un crapaud sur son tabouret au bout du comptoir, ses bijoux scintillant dans l'ombre. Un petit homme replet, chauve devant, échevelé derrière, toujours prêt à offrir ses services. Propre, mais on le devine crasseux de l'intérieur. Le soir, il ne sort jamais sans son scarabée serti de pierreries, broche vivante qui vagabonde au bout d'une laisse dorée. Son familier, qu'il dit. Le conjureux

Extrait de la publication

n'aurait pas besoin de ces artifices s'il était un mage autorisé : il n'a sans doute aucun pouvoir sinon celui de la superstition. Mais on ne sait jamais…

— C'est Émilien qui m'inquiète. Si on lui disait qu'il est métamorphosé en balai, il serait capable de le croire… Laisse tomber. Parle-moi de la tienne, de soirée, plutôt.

— Oh, j'ai chassé des papillons, courtisé la lune… Écrit un brin, aussi : j'ébauchais le seizième épisode des *Aberrations d'Ombremont*. Voici d'ailleurs le quinzième, tout frais de chez l'imprimeur.

Il tend un fascicule dont Clovis s'empare avec un sourire déjà plus solide. Le nouvel épisode est bienvenu. Clovis prendra plaisir à le lire quand il aura retrouvé toute sa tête. Pour l'instant, il fait parler Léopold. Écouter les locataires fait partie du boulot. Léopold, contrairement aux autres, se plaint peu ; mieux, il manigance toujours quelque chose d'intéressant.

Clovis s'assoit dans le vieux fauteuil brun, face au soleil, et écoute cette voix qui ne cadre guère plus avec ce visage de canaille qu'avec la tête d'âne. Léopold lui parle d'une pièce de théâtre en préparation pour laquelle il fournira quelques illusions ; un truc rétro et revendicateur dont toute l'action se déroule le premier jour du Silence. Il relate les manies des comédiens, bien plus amusantes que la pièce, on dirait.

Lorsque Léopold repart, Clovis enfile son casque d'écoute et retrouve Bigorneau. Il s'est acheté le casque sitôt arrivé ici : un modèle au fil extra-long qui lui permet de couvrir presque tout l'espace qu'on lui a alloué. Outre la salle de bains, l'appartement ne comporte qu'une grande pièce : le lit et le fauteuil contre un mur, la table contre l'autre, la télé dans le

coin, la petite cuisine délimitée par son comptoir… Grâce au casque, pas une note ne s'échappe pour traverser les murs minces et inquiéter les locataires. Clovis jette les reliefs du repas d'hier, commence à dresser une liste de tâches pour la journée, va consulter sa planchette pour noter qui n'a pas payé son loyer, revient à sa liste qu'il rédige en marchant, comme si le mouvement allait lui activer le cerveau… C'est un jeudi comme un autre et déjà il tourne en rond, un chien en laisse, sage.

◆

Dans le bus, une jeune Noire sifflote un air mélancolique jusqu'à ce que les regards sévères des autres passagers la fassent taire. Clovis lui sourit – enfin, il sourit à son reflet dans la vitre et la fille débarque sans qu'il sache si elle l'a vu ou non.

Le ballottement du bus lui remet les idées en place. Rue après rue, il redécouvre la ville et la clarté d'esprit tout à la fois. C'est ce qu'il préfère de ces matins lents : comment tout se précise. Même la lourde couronne d'édifices gouvernementaux sur la montagne le rassure par sa masse grise, inébranlable. Il l'aperçoit à la faveur d'une intersection, puis la perd derrière les modestes façades commerciales du Plateau Mont-Réel où il habite depuis son arrivée en ville. Les enseignes colorées défilent, disparates mais toutes de la même taille réglementaire – Gutierrez Cacao, Bandes à part, Chaussures Dubuisson, orgues droits dernier modèle, amulettes bon marché… Le bus s'engage sur l'avenue Hochelaga, tournant le dos à la montagne. Avec ces grands arbres et ces immeubles tous semblables qui se regardent au-dessus d'une large voie, l'avenue rappelle

Paris – enfin, ce que Clovis s'imagine de Paris. La silhouette de l'ancre Hochelaga, au bout de l'avenue, demeure une vision toute montréeloise : un pan de roc dressé vers le ciel, bleui par la distance.

Avant de quitter son immeuble, Clovis a cogné à la porte et à la fenêtre d'Émilien. Personne n'a répondu. Il en ressent un soulagement égoïste : ça lui évite de se mêler des problèmes d'autrui. Chacun ses fantômes… Le blondinet peut être n'importe où. Peut-être flâne-t-il dans le centre-ville en ce moment même, sa copine drapée sur lui, indécollable, toutes offenses pardonnées si offenses il y avait réellement. Peut-être l'a-t-il troquée pour une autre, semblable à toutes les précédentes. C'est un insouciant, Émilien : il vit par brefs emportements qui ressemblent à de la passion mais s'éteignent plus vite encore. En témoignent les deux caractères chinois qu'il s'est fait tatouer à l'épaule : il les a choisis pour leur allure, sans en connaître le sens. Ça pourrait vouloir dire « porcelet magnifique », ça pourrait être une insulte mortelle… Mais voilà, Émilien ne se soucie de rien, pas même de sa propre peau. Sa copine, Hildie, a aussi un tatouage, un truc ailé au creux des reins qui dépasse parfois au-dessus de la taille de ses pantalons, mais Clovis ne le regarde pas, n'y pense surtout pas…

Il descend du bus au coin de Tobin, dans Rollin-Hochelaga. On voit mieux l'ancre d'ici : une grande tour carrée, une pyramide tronquée en fait, la base à peine plus large que le sommet. Elle doit faire vingt étages de haut. Clovis distingue tout juste l'inscription iroquoienne qui est tracée sur celle-là – purement décorative, ce sont la forme et la position de l'ancre qui contribuent à stabiliser la ville. Il la contemple un instant, troublé sans savoir pourquoi.

Cinq minutes de marche, et il arrive chez Marie-Audrée. Le chat s'échappe sitôt la porte ouverte. Clovis doit le traquer dans tout le quartier. Plein de recoins ici : des petites ruelles de gravier, une église bardée d'échafaudages, des cours arrière cernées de clôtures grillagées sous lesquelles un chat peut aisément se faufiler. Clovis n'aime pas attirer l'attention sur lui, alors il suit sans appeler, sans courir autant que possible. Il finit par s'asseoir sur un banc dans un parc minuscule tandis que le chat s'ébat dans l'herbe et guette les oiseaux. Le sac à poils passe ses journées enfermées : il peut bien prendre l'air un peu. Sur le trottoir, les gens se croisent sans se regarder. En face se trouvent des maisons en rangée, identiques, pareillement usées. On y vit différemment pourtant, on doit y parler plusieurs langues. Bon nombre de Viêts ici, notamment, plus encore que sur le Plateau. D'ici, on n'entend aucune parole : juste les vêtements qui s'agitent sur les cordes à linge.

Clovis se remémore ces quelques matinées lointaines passées à errer dans les parages après que Marie-Audrée était partie travailler au café. Il s'écartait plus souvent de son immeuble alors, elle le poussait à la délinquance… Enfin. Il est grand temps de rentrer. Le chat, étendu au soleil, léthargique maintenant, se laisse cueillir. Clovis le ramène à la maison, lui sert à manger, arrose les plantes en vitesse et se sauve, grommelant contre Marie-Audrée, trop méfiante pour confier la tâche à un voisin. Trop pressée pour lui dire où elle allait, en plus. Elle devrait déjà être rentrée. Que peut-elle être allée faire pendant une semaine avec un garçon de deux ans sur les bras ?

Prochain arrêt : la quincaillerie. Il s'attend à ce qu'on lui ait mis le mauvais modèle de côté, mais

Extrait de la publication

non. Quatre suppresseurs en coin, variation Fielding, fer forgé peint en noir ; des tiges droites qui se terminent en arabesques savamment calculées. Efficaces, mais d'un type juste assez vieillot pour ne pas déparer l'immeuble de son oncle Maurice. Le tout entre mal dans son sac à dos : les tiges dépassent, tintent, menacent de l'assommer par-derrière s'il bouge trop vite.

Devrait-il chercher à mieux comprendre leur fonctionnement ? Il n'a appris que les notions de base : chaque objet, animé ou inanimé, se double d'une présence intangible. Ces présences occupent l'eidosphère, d'où provient tout potentiel magique. Le potentiel fluctue, forme des courants. Des tumultes. Rien n'est tout à fait stable, sauf l'aire neutre où se dresse le mont Réel. Là, le potentiel est nul depuis toujours. Ailleurs, l'équilibre du potentiel est affecté par le tracé des rues, par la forme des immeubles. Un immeuble mal conçu ou mal placé devient instable, mais il semble qu'avec les suppresseurs, ces bêtes bouts de métal, on peut le stabiliser en l'alignant sur la grille municipale.

Sans suppresseurs, les fantômes émergent… Mais dès l'arrivée du printemps, c'est facile de les oublier, ces présences qui guettent. La vie bat trop fort, alors, pour qu'on se soucie des vieux murs et de leurs secrets. Clovis se gave du soleil de juin qui fait vibrer les couleurs. Même les briques effritées et les clôtures rouillées du quartier gagnent en éclat. Puis il emprunte une ruelle pour sauver du temps et y ressent un froid. Comme le poids d'un regard ancien préservé entre ces murs aux fenêtres aveugles. Il croise les doigts et retourne vite au soleil.

Quand il revient chez lui, chargé de sacs d'épicerie, l'après-midi tire déjà à sa fin. Trop traîné…

Extrait de la publication

La rue Guérin commence à s'agiter : on entend piailler les enfants revenus de l'école. Beaucoup de familles dans le Plateau, des gens modestes, des commis, de nouveaux immigrants, des ouvriers, de petits commerçants. Clovis contemple ses tâches et son immeuble : un dix-logements de briques brunes défraîchies sauvé de la banalité par sa porte à demi-rosette flanquée de deux petits grotesques accroupis.

La pelouse d'abord. Aussi bien commencer par le plus bruyant avant que les locataires ne rentrent souper. Il entre se décharger de ses achats. Il ne sait si c'est le souvenir de l'appartement de Marie-Audrée qui crée un contraste, mais il remarque à quel point il ne se sent pas chez lui. Voilà plus de trois ans qu'il est venu se faire concierge à la place de son cousin et il n'a toujours pas vraiment emménagé. À peine enlevé les affiches. Pour le reste, il mange dans la vaisselle de son cousin, dort dans ses draps, époussette ses meubles et ses boîtes de magazines de voitures. Il l'habite pourtant beaucoup, cet appartement : il ne sort presque pas, perd plutôt ses soirées assis dans le vieux fauteuil de toile brune dudit cousin. La musique au moins est bien la sienne, et la télé noir et blanc, et ses quelques rêves en couleurs… Mais pas le temps de rêver, pas maintenant : au travail !

◆

En entrant, Oscar Martel se fait l'effet d'un usurpateur. L'appartement est vaste, élégant et un peu froid. Alasdair W. McPhie, l'ancien président de la Commission d'urbanisme de Montréel, n'était pas du genre à s'entourer de photos de famille et autres souvenirs. Les rares fois où Oscar était venu ici

discuter avec McPhie, l'appartement lui avait paru trop vide ; aujourd'hui, c'est bien pire.

Inutile de se remémorer ou de s'apitoyer. L'évaluatrice arrivera bientôt. Il jouera alors son rôle d'exécuteur testamentaire – rôle dont il se serait passé, mais McPhie tenait naturellement à ce que ce soit son bras droit qui s'en charge. Les secrets seront mieux gardés. L'évaluatrice arrivera, la nièce de McPhie aussi, et Oscar se montrera avenant. D'ici là, par contre…

D'un pas décidé, il se dirige vers la chambre des maîtres, y pose sa mallette, ouvre le placard et écarte les vêtements, les souliers, le tapis gris. Le faux plancher est d'une facture impeccable. Il soulève une planche et la dépose à côté avec précaution. Un coffret noir l'attend là – et dessus, une feuille de papier pliée autour d'un petit livre. Le papier est épais mais sa texture est fine, du bon papier sur lequel écrire à la plume. Oscar le déplie, lit la note rédigée de la main sûre du défunt. Un message surprenant, mais il pourra y réfléchir tout à loisir une fois rentré chez lui. Le livre est un recueil de poésie anglaise cher à McPhie. Oscar place le tout dans sa mallette, la verrouille, puis agence le contenu du placard précisément comme il l'a trouvé.

Il quitte l'appartement, prend l'ascenseur, sort du complexe. Le soleil plombe ; la vie continue. Oscar pose son regard sur le flanc dénudé de la montagne, sur les rugueuses façades de brique brune de cette rue non loin de l'aire neutre. Il marche jusqu'à sa voiture, place sa mallette dans le coffre et revient à l'appartement de McPhie.

Il attend assis sur le sofa, immobile dans son complet à la coupe exquise. Il l'a fait confectionner plus tôt cette année, un complet à hauteur de

ses ambitions. Or, il commence déjà à rattraper ses ambitions : le voici à son tour président de la Commission.

Il accuse le coup du décès de McPhie en se concentrant sur ses obligations. Il voit à liquider la plupart des biens du défunt, sans fausse sentimentalité, avec l'efficacité que lui a inculquée son prédécesseur. Ce faisant, il constate encore à quel point les mondes de McPhie – le travail, le plaisir, la famille – se recoupaient peu. Kim Lévi, la nièce de McPhie, est la plus proche parente du défunt ; Oscar l'a vue aux funérailles et à la lecture du testament, et jamais auparavant. Pas de surprises quant à la répartition de la fortune de McPhie, au moins : la famille, surtout la nièce, a obtenu la majeure partie, Oscar a hérité du reste… Il pourra aussi récupérer les fonds plus clandestins de son mentor, en secret, comme il a récupéré le coffret que lui avait promis McPhie.

L'attente lui pèse. Il a beaucoup à faire au bureau. La Commission n'est pas simple à gérer : un mélange d'élus, de fonctionnaires spécialisés, de mages et de non-mages, appuyés par des techniciens municipaux et des consultants externes dont le nombre varie selon les projets et le budget. Cette équipe disparate doit se charger de mandats à long terme tout en composant avec les caprices passagers des politiciens. Et la Commission ne peut que proposer… mais McPhie a toujours su incorporer au moins un membre du comité exécutif de la Ville, pour aider à faire passer ces propositions.

On sonne. Oscar va ouvrir. L'évaluatrice le salue, puis fouille l'appartement du regard sans toutefois mettre un pied à l'intérieur. Elle ne le traite pas comme un usurpateur ; elle semble plutôt prête à le sacrer roi et maître. Il sait l'impression de solidité

qu'il donne, large et rougeaud dans son nouveau complet. Et puis, n'a-t-il pas offert une généreuse commission pour qu'elle expédie cette besogne au plus vite ?

— N'ayez crainte, dit-il. J'ai désactivé toutes les protections.

Elle entre d'un pas prudent. Il imagine sans peine ses craintes. McPhie, avant de travailler pour la Ville, n'avait-il pas été anxitecte ? Le temps et l'espace se tordent entre les mains des anxitectes, ainsi le veut la rumeur, et seul le diable sait ce qui se trame dans leurs demeures. Personne n'est certain de ce qui s'est produit à Québec en 1923 dans la villa Milonakis, œuvre d'un autre anxitecte, mais le nom de la villa effraie toujours. Peut-être l'évaluatrice se demande-t-elle si le fantôme de McPhie risque de revenir hanter son appartement, et s'il est sage de profaner son antre et de déplacer si tôt les possessions du défunt ?

Sans tarder, Oscar entreprend avec elle l'inventaire des lieux. Elle verra bien que l'appartement n'est pas à la hauteur de ses craintes. Les anxitectes d'antan, à commencer par Throckton, Russell, Brown, Cromartie et les autres pionniers anglais, se construisaient des demeures ambitieuses qui exemplifiaient leur Art. McPhie n'en sentait pas le besoin. Oui, il a – il avait – l'allure classique de sa profession : il cultivait une présence inquiétante et autoritaire que venaient appuyer sa grande taille et sa minceur frappante. Théâtral et pourtant pragmatique. Il aurait pu se construire une maison phénoménale mais préférait vivre dans cet appartement dépouillé, sans artifices. Son domicile témoigne tout de même de ses capacités : l'appartement se trouve dans un complexe de luxe réservé aux hauts

Extrait de la publication

fonctionnaires nationaux et municipaux, un complexe que McPhie avait conçu lui-même.

Oscar suit l'évaluatrice et tente de dissimuler son impatience. Il a fort à faire. À la Ville, tous les regards sont sur lui. On se demande s'il a la trempe de diriger la Commission. Si ce n'était que ça… Il aura encore à gagner la confiance de ses *autres* collaborateurs.

◆

L'église Notre-Dame-des-Grâces est vaste et calme. Léopold Sanschagrin s'est assis loin de l'entrée, loin de l'autel, loin des rares fidèles. Il enfile les mots comme autant d'oiseaux sur un fil électrique. *Que mon art ne fasse affront à la nature… Que le Seigneur me guide sur les chemins tortueux, que mon talent s'exerce dans la foi et pour la foi*. Il récite en silence les mots de la « Prière du mage », avec ferveur, il les tire intacts un à un de son esprit qui bourdonne. Il a eu beau s'attacher les cheveux, lisser du mieux qu'il le pouvait sa longue chemise fripée, se présenter ici tête nue et humblement inclinée… il se sait louche. Le vieillard endeuillé assis huit bancs derrière doit l'épier entre deux *Ave Maria*.

Léopold ne peut empêcher son regard de courir partout. Tant d'espace ici, et si peu utilisé ! Il n'y a presque personne pour recevoir la caresse multicolore du soleil que transfigurent les vitraux. Personne pour chanter. Seuls quelques gens figés dans l'ambre de leurs habitudes – et lui, élève dissipé sous le triste regard du prof crucifié. Il s'efforce d'être pieux. Sa mère y arrivait, même quand la maladie la broyait entre ses dents. Jusqu'à la toute fin, elle a cru en cette lumière multicolore et a voulu qu'il en soit habité lui aussi.

C'est le monde entier qui l'habite, voilà le problème. Il est fou de la ville et ivre de printemps, il a tant de visages et de bribes de conversation à digérer. Il tente de garder son sérieux, mais ça lui picote dans la nuque et au bout des doigts. Une demi-douzaine de minuscules lézards à tête humaine sortent de nulle part et se mettent à courir sur le dos des bancs voisins en lui faisant des grimaces obscènes. Léopold sourit, impuissant devant cette joie qui l'emplit et demande toujours à être exprimée. Il envie presque ces mages au don plus discret, qui doivent se concentrer et font poliment le signe du mage en pratiquant leur Art. Léopold n'y pense jamais, lui, les images lui viennent trop vite.

Il espère que le vieux derrière lui ne voit pas les lézards. Parfois, des gens aperçoivent ses projections involontaires, les enfants surtout, mais il n'y a pas d'enfants ici à cette heure. *Merci pour mon fardeau, Seigneur, je le consacre à ta gloire – mais restez donc tranquilles, mes sacripants ! – Merci pour tes mystères, Seigneur, que j'explore sans – au pied ! – sans orgueil*. Penaud, il termine sa prière et s'applique à rappeler ses lézards. Il ouvre à ses pieds une trappe illusoire où ils s'engouffrent tous, puis la referme, et la trappe redevient dalle. Quand il se lève, le vieil endeuillé derrière ne bronche pas. Il tient les yeux fermés dur et s'agrippe au banc devant lui avec une poigne de naufragé à la dérive dans le grand silence de l'église. Ses lèvres forment des mots avec un soin exagéré et Léopold se sauve avant que ces mots ne se changent en bulles ou en étoiles ou en colombes ou en abeilles dodues chargées des miels de demain…

Dehors, c'est Montréel tout entière qui bourdonne.

◆

Montréel bourdonne. Et fourmille, foisonne, gronde, souffle, fume, grouille, s'affaire. Chaque jour cette vaste activité, près de deux millions de vies qui s'entremêlent sur une même île. On marche, on court, on crie, on lit, on travaille, on s'aime, on s'engueule, on épie, on frappe, on pleure, on angoisse, on espère…

Tandis que les humains s'agitent, les immeubles, eux, restent impassibles. Chaque jour qui passe imprime un peu plus leur structure dans l'eidosphère. L'alignement de ces structures, la similitude de leurs proportions, causent des résonances qui intensifient le potentiel des lieux. Ainsi l'explique-t-on en 1981, en ce XX^e^ siècle qui se veut plus éclairé que les précédents.

Hors des villes, le problème est moindre. Les formes sont irrégulières : arbres, rochers, ravins. Une forêt possède une présence touffue mais désordonnée et changeante. Un mage peut y créer des effets modestes si le potentiel local le permet, voilà tout.

Une maison, par contre, ne bouge pas, ou si peu : elle grave dans l'eidosphère des lignes et des plans parallèles. Quant aux habitants de la maison… leur présence, plus éphémère, n'en est pas moins vive. Le cerveau humain, si complexe, projette des formes dans l'eidosphère, même sans effort conscient. Chaque maison s'imprègne ainsi de la vie de ses habitants ; elle conserve un résidu de leurs joies et misères. Quand l'un des habitants décède, sa présence peut se trouver enchevêtrée à celle de sa demeure. On dit alors cette demeure hantée. Les autres habitants, s'ils sont sensibles aux présences ou si le potentiel magique du lieu est élevé, perce-

vront un écho, une manifestation de cette présence résiduelle.

Si la maison se trouve entourée de milliers d'autres maisons, habitées elles aussi, alignées le long de rues au tracé cohérent… les résonances se multiplient. En se heurtant aux villes, les courants de l'eidosphère se subdivisent pour suivre le tracé des rues. Ils se complexifient, forment des nœuds de haut potentiel. La pratique de la magie s'en trouve favorisée en même temps qu'augmente le risque d'effets secondaires indésirables.

Malgré ce risque, les humains persistent à se regrouper. L'habitude était prise bien avant que Tintoret, mage italien devenu conseiller à la cour de France, en vienne à comprendre les dangers des effets de résonance et d'amplification causés par les villes. Dans Montréel, ville jeune dotée d'une rarissime aire neutre, on a su mettre en place des structures de contrôle qui amoindrissent – sans les éliminer – les effets secondaires. La capitale canadienne ne s'en est peuplée que plus vite. Les citoyens vivent entassés sans se connaître pour autant.

Par cette journée ensoleillée du début juin, ils emplissent les rues. Un garçon famélique promène un énorme chien dans le Vieux-Port, sous le regard de pierre d'un grotesque muni d'un long nez et d'un panache d'orignal. Au pied de la façade anglo-égyptienne de la bibliothèque de l'Université Henri-Néville, trois étudiants japonais ébauchent un plan de beuverie d'une précision chirurgicale. Pendant ce temps, une poignée de touristes visite la taverne où les Trois Terribles rédigèrent le document qui allait servir de bible aux révolutionnaires et mener le Canada à obtenir son indépendance de la Couronne française.

Chacun de leur côté, un jeune concierge, un mage aux yeux vairons et un urbaniste s'affairent tandis que se prépare un drame dans lequel ils devront jouer un rôle majeur. Un tel drame ne se joue pas sans figurants : où qu'on regarde, on voit ceux, impuissants, dont les vies se trouveront chambardées… Sur Saint-Siméon, la principale artère est-ouest du centre-ville, Danette Péloquin passe devant les mendiants sans un mot, mais se fait un point d'honneur de les voir. Ils quêtent avec leurs yeux ; sous des paupières fripées, ils tirent à boulets rouges puisque la supplique verbale ou écrite leur est interdite. Les autres passants foncent tête baissée comme s'ils étaient seuls dans l'univers. Danette se hâte elle aussi. Si elle traîne, sa mère pourrait décider de faire à souper : à son âge, elle est passée maître dans l'art d'ignorer les conseils du médecin. Danette va cuisiner chez elle un soir sur deux et lui laisse les restes pour le lendemain. Aujourd'hui, elle a obtenu de quitter le travail en avance ; elle doit trouver un cadeau de mariage pour sa cousine, et vite.

Plus à l'ouest, dans un petit logement de l'arrondissement Saint-Basile, Hombert Talbot ébauche dans son calepin l'arête d'un nez, la courbe d'une épaule. « Non, plus penchée », corrige le témoin, un vieux cordonnier avec un accent de la Fin-des-Terres. Hombert affine son croquis. Un journaliste, fumant près de la fenêtre, continue à interroger le vieillard. Ce dernier affirme que l'apparition, une femme vaporeuse en robe du siècle dernier, a traversé la cuisine en claudiquant vers les trois heures du matin. Hombert demande quel âge elle avait, quelle émotion elle inspirait ; le journaliste demande si elle était blessée ou paniquée, et si elle était jolie. Planté sur sa chaise branlante, dans son salon à la

tapisserie fanée, le témoin a tout du vieux garçon trop solitaire. *Il peut bien s'imaginer des femmes*, se dit Hombert. Difficile de deviner si le témoin a réellement vu ce fantôme qu'il décrit, ou s'il ment, ou s'il s'est convaincu de l'avoir vu. Voilà cinq ans qu'Hombert est croqueur de fantômes pour *L'Écho de Montréel*, et il ne sait toujours pas lire les gens. Ceux qui appellent le journal sont surtout des immigrants ou des gens arrivés des régions, les Montréelois de souche étant plus blasés. Le témoin s'exprime avec une réticence bien canadienne : un fantôme est une affaire privée… mais pour certains, l'appât de la célébrité l'emporte, toute dérisoire soit-elle. Ils veulent voir leur nom imprimé, ça prouve qu'ils existent. Pour *L'Écho*, c'est payant. Tous veulent en lire, des histoires de fantômes, même s'ils ne veulent pas en parler. Les immigrants de la Cofradía et de l'Amérique du Sud n'ont pas cette gêne, eux : d'une vision fugitive, ils font tout un roman, et Hombert se laisse alors prendre au jeu.

Le récit du cordonnier s'arrête tandis qu'un aéroplane passe. Le son s'étire, lourd. Le vieillard grommelle : les aéroplanes virent tous au-dessus du quartier, jour et nuit, personne ne se soucie du sommeil des honnêtes citoyens, et ainsi de suite. Hombert, lui, habite dans Grandvilliers, un peu à l'est du centre-ville ; c'est pratique, mais les appartements sont plus exigus et encore plus décrépits, et les jeunes désœuvrés du coin viennent trop souvent ricaner sous ses fenêtres. Ce serait aussi l'un des quartiers les plus hantés de la ville, mais Hombert n'y a jamais rien perçu. Encore moins aperçu. Les fantômes, c'est pour les autres.

Là-haut, dans l'aéroplane qui descend, on parle peu. Nelson Prajapati appuie sa tête au rebord du

hublot et contemple la ville qui grossit. De plus haut, elle n'était qu'un jouet : les usines soufflant de petites bouffées de fumée, les voitures minuscules reflétant le soleil, les douze ancres plantées dans le décor comme autant de clous carrés… Vue de cette altitude, la ville avait plus de sens : Nelson décelait le cercle parfait formé par les ancres, cernant la portion centrale de l'île comme un diadème trop serré. Il voyait les avenues rayonner du mont Réel, décentré, vers certaines des ancres. Maintenant que le sol approche, Nelson perd cette clarté aérienne.

Tout de même, il se réjouit de rentrer chez lui. Les États-Unis le déroutent un peu ; après six jours à Newdam à parler anglais, il se sent la bouche pleine de formes étranges. Le Thinking Machines Trade Show s'est avéré aussi épatant qu'il l'espérait, mais non moins déprimant : on continue de n'offrir au citoyen moyen que des calculateurs à capacités réduites. Nelson ignore si sa compagnie saura obtenir les permis nécessaires pour s'approprier ce modèle si prometteur qu'il compte recommander. Il espère que le souper chez sa sœur, demain, lui remettra les idées en place.

L'atterrissage se fait sans heurts. Dans l'aéroport, tous se confondent en un même fouillis d'allées et venues : vacanciers, gens d'affaires, nouveaux immigrants, amoureux qui se retrouvent ou se quittent, voyageurs d'urgence. Ici bat l'un des multiples cœurs de Montréel. À longueur de journée, les nouveaux arrivants sont injectés dans la ville où ils se perdront bientôt, alimentant l'ensemble qui bourdonne, fourmille et foisonne.

◆

Léopold a eu beau arriver à l'avance chez Gisèle et cuisiner le souper, ça ne l'exempte pas de toute critique pour autant. Il donne un cours ce soir, un petit cours pour mages désireux de perfectionner leur maîtrise des illusions. Il le fait pour presque rien, ça relève du grand altruisme, elle devrait être fière de lui plutôt que de s'inquiéter.

— Il vaudrait pas mieux que tu te tiennes tranquille ? dit-elle. T'as déjà eu trop d'avertissements. En plus, il y a l'incident à la gare qui risque de te retomber dessus tôt ou tard.

Personne n'a encore porté plainte pour cet incident, et c'est bien ainsi ; ce n'est pas de sa faute si une de ses images s'est échappée et a effrayé quelques personnes plutôt impressionnables. Il n'y a pas eu de blessés, c'est ce qui compte.

— Mais il est tout sobre et anodin, mon cours, réplique-t-il. Je fais bien les effets pour la pièce, déjà, devant public…

— Le théâtre, c'est pas pareil. Les gens aiment se faire tromper si c'est pour se divertir.

— L'illusionniste n'est pas un trompeur, pourtant. Il rêve en couleurs pour ceux qui y arrivent mal, voilà tout.

— Peut-être, mais en dehors du théâtre et des concerts, les gens se méfient de tout. Ton cours clandestin…

— C'est un petit cours privé informel, il n'a rien de clandestin. Je suis autorisé et mes élèves le sont tous.

— Tous ? Vraiment ?

— Tu crois que je te mentirais ?

Elle ne répond pas. Il n'y a plus que le cliquètement des assiettes alors que tous deux desservent la table. Ils ont tout l'appartement pour eux deux

ce soir mais il ne peut en profiter. L'occasion est rare, pourtant : les filles de Gisèle rôdent souvent ici, elles se relaient. Elles arrivent portant tricot ou bébé ou traînant mari. Elles restent pour deux heures ou deux jours et repartent. La plus jeune aime bien Léopold ; les autres le tolèrent. Lui aussi a ses enfants, mais il ne les voit plus. Séléna, sa belle grande fille, a décampé en Amérique du Sud il y a presque un an. Partie sur un coup de tête, partie redonner du lustre à son auréole en secourant des pauvres qui ne sont pas les siens. Philbert, lui, a un peu honte de son père et n'appelle que s'il se sent trop seul, quand son acrobate d'épouse part trop longtemps en tournée ou disparaît simplement pour quelques jours.

Il n'a pas ses enfants mais il a Gisèle : vive et ronde et ample, franche, bien ancrée sur terre, toujours prête à lui tendre une échelle quand il doit redescendre des nuages. Elle range les restes au réfrigérateur sans se douter que des marguerites éclosent dans sa chevelure. Léopold y plonge le nez. Gisèle sent les premières pommes d'automne, le tabac, les forêts boréales. Il la parcourt de ses bras et embrasse les rides rieuses au coin de ses yeux. Elle laisse la porte du frigo se refermer et presse tout son dos contre lui, lui prend les fesses, pousse un long soupir plus amusé qu'exaspéré :

— Mon beau grand mirage, toi… Sois discret, d'accord ?

— Pour toi.

Il sort, léger, retrouve la ville, prend le soutrain jusque chez son ami Dédric. En entrant, il a encore la tête emplie de pensées adolescentes. Pourtant, il n'a pas de difficulté à se concentrer. Gisèle lui fait cet effet : elle l'apaise quand il s'éparpille. La chemise

aide aussi, et l'habit sobre et sombre avec la montre qui bat contre son ventre comme un oiseau endormi. On le croirait respectable : comme quoi l'illusion se pratique aussi par le vêtement.

Le cours commence. Ils sont sept élèves en tout qui absorbent le moindre de ses mots. Plutôt jeunes, début trentaine surtout, à part Dédric qui se tient au fond, digne et droit, qui prête son salon et qui doit bien achever sa soixantaine. Tous des mages dévoués qu'il connaît ou qui lui ont été référés par des gens en qui il a pleine confiance. Sur sept élèves, deux femmes. L'une est vêtue de blanc selon la mode spektrale, l'autre est brunette et plutôt jolie. Elle attire d'ailleurs les regards du rouquin qui est venu s'asseoir le long du mur avant tous les autres. Tous sont imbus de leur talent et de leurs jeunes convictions sur l'Art. Léopold ne saurait leur enseigner la discipline : il n'en a même plus assez pour lui-même. Il tente d'élargir leurs horizons, plutôt. Il leur refile des trucs d'abord : comment renforcer le réalisme en faisant émerger les images du décor plutôt que de les faire apparaître bêtement ; comment *limiter* le réalisme en incluant juste assez de détails caricaturaux pour rassurer les gens. Le public n'aime pas quand l'illusionniste matérialise des humains d'une vérité sans faille, c'est pourquoi il vaut mieux affubler ses mirages humains de traits exagérés qui, en même temps, servent le personnage.

Les élèves reçoivent ces idées chacun à leur manière. Le gros garçon au fond paraît sceptique, d'autres ne demandent qu'à tout croire. Le rouquin pose une question gauche qui fait rire tout le groupe. Dédric hoche la tête sagement par moments : rien de nouveau pour lui dans cette première leçon, mais la prochaine, sur les points d'attache, lui réservera

bien quelques surprises. Pour ses démonstrations, Léopold s'en tient à des illusions simples et modestes. Puis, la leçon terminée, il remercie ses élèves et en particulier le rouquin, pour son assistance. Le rouquin se lève, fait une courbette et disparaît sans même une volute de fumée. Un premier élève se remet de sa surprise, applaudit, et les autres suivent. Léopold s'incline, satisfait, sachant qu'il leur restera plus tard un léger malaise à l'idée d'avoir été bernés si aisément. Ainsi, ils comprendront mieux ce que ressent le citoyen moyen devant l'illusion. Ils s'en souviendront.

◆

Clovis s'est couché fourbu, mais le sommeil se dérobe. Il a tenté, d'abord, de lire le nouvel épisode des *Aberrations d'Ombremont* livré par Léopold. Il écrit cette série depuis, quoi, deux ans déjà ? C'est une suite lointaine et clandestine aux *Lamentations d'Ombremont*, longue fiction épisodique pondue à la fin du siècle dernier par un dénommé Sanguinet. Clovis n'a pas eu la patience de lire toutes les *Lamentations*, mais il y a trouvé de quoi rêver. Dans l'univers de Sanguinet, une société de revenants habite l'ombre du mont Réel : on nomme cet espace Ombremont, le quartier impalpable, qui dérive d'heure en heure. Tant que l'ombre ne déborde pas de l'aire neutre englobant la montagne, les revenants ne peuvent pas se manifester. Ils se divertissent entre eux. À certaines heures, par contre, l'ombre s'étire jusqu'à poindre hors de l'aire neutre et les morts côtoient alors les vivants. Les *Aberrations* qu'écrit Léopold reprennent cette idée et même certains personnages, mais l'histoire de Léopold

prend place dans la Montréel d'aujourd'hui. Une lecture captivante pour Clovis qui n'a jamais vu de fantôme – pas avec certitude, en tout cas – et espère n'en rencontrer que sur papier.

Quand le sens des mots l'a fui pour de bon, il a capitulé et s'est couché sans comprendre ce qui le tracassait. Est-ce le travail inachevé ? Il y songe et en peste encore. Une fois la pelouse tondue, une fois réparé l'évier de monsieur Létourneau pour s'assurer de son chèque de loyer, une fois le souper englouti, il s'en est pris aux suppresseurs. Ceux-ci enserrent les arêtes de l'immeuble, juste un peu trop bas pour qu'on puisse s'installer à plat ventre sur le toit pour les remplacer. Clovis a grimpé l'échelle, seul avec son vertige, pour constater la quantité de rouille qui les grugeait tous les quatre. Ça doit bien faire un jour ou deux que la tige du coin sud-ouest est cassée, même s'il ne l'a remarquée qu'hier soir, juste à temps pour appeler à la quincaillerie avant qu'elle ne ferme. Il ne sait s'il doit blâmer un gamin aventurier, un pigeon obèse, une météorite. Peu importe la raison : Clovis a perdu une autre manche dans son incessant combat contre l'usure. Quand il a tenté de déverrouiller les mâchoires de fixation pour retirer le vieux suppresseur, la clé n'a pas voulu tourner dans la serrure. Le serrurier, joint sur sa ligne d'urgence, a au moins accepté de passer demain à la première heure. Ça vaut mieux. L'historique de manifestations de l'immeuble est presque plat, mais il n'en demeure pas moins que les amendes que la Ville inflige aux proprios négligents sont plutôt raides.

Voilà peut-être ce qui le contrarie : l'insouciance inacceptable du cousin, qui a dû empocher l'argent de Maurice plutôt que d'acheter de nouveaux suppresseurs comme il prétendait l'avoir fait. Clovis

doit aussi reconnaître sa propre bêtise, pour avoir entretenu l'immeuble et le terrain mais négligé d'inspecter l'état des suppresseurs. À moins que ce soit surtout Émilien qui l'inquiète encore ? Il n'est toujours pas chez lui. Clovis soupire et compte ses maux pour essayer de s'endormir. Mal au crâne, qu'il a cogné sous l'évier de monsieur Létourneau ; mal au dos, pour avoir mal forcé en dressant l'échelle ; mal au poignet, pour avoir fait de la plomberie dans un espace exigu et resserré les boulons de la tondeuse en voie de désintégration… Le sommeil l'emporte.

Quand il s'éveille à nouveau, l'appartement très sombre lui fait l'effet d'une caverne loin de tout. Il se sent prisonnier, ou réfugié d'un sinistre. La lueur irréelle de son réveil pseudo-japonais souligne à peine les formes autour. Des formes grises et plates, illisibles de nuit. Elles attendent le jour pour redevenir une lampe, un fouillis de papier sur un bureau bancal, une chaise chargée de vêtements. Pour l'instant, elles se font trompeuses. La lampe prend des allures de héron et on dirait qu'il y a un homme assis dans le fauteuil.

Il y a un homme assis dans le fauteuil.

Clovis n'arrive pas à bouger pour autant. Il voit l'homme affalé contre le bras du fauteuil, haletant, foudroyé par la souffrance, ou l'extase sinon. Il distingue les détails graduellement : le visage maigre couvert de sueur, les yeux vitreux derrière les cheveux détrempés – la seringue, plantée tel un drapeau au creux du bras replié. L'autre bras pend et deux doigts effleurent le sol.

L'homme halète, oui, mais sans bruit. Le fauteuil halète aussi : ses flancs luisants de sueur se gonflent au même rythme que la poitrine de l'homme. Et

Extrait de la publication

l'homme lève la tête, péniblement, il va le regarder, Clovis le sait, l'homme s'apprête à le regarder et Clovis se répète : *rendors-toi, regarde pas, ignore-le, ça vaut mieux, regarde pas…* Trop tard. L'homme l'épingle d'un regard urgent et Clovis sent un affreux fourmillement lui parcourir tout le corps. Impossible de détourner les yeux. La bouche s'ouvre. L'homme s'efforce de pousser un son. Un souffle d'abord, lointain, un mince sifflement, puis quelques mots :

— Corinne… dis à Corinne que je regrette de l'avoir abandonnée… Dis-lui que c'est son oncle Wil qui m'a convaincu de la laisser partir. Faut pas qu'elle lui fasse confiance.

II

Le Canada a l'œil lucide, la main sûre, et la langue, française ; et son cœur se nomme Montréel.

Alphonse Crépeau, maire de Montréel, lors de l'inauguration du Centre des congrès en 1946

Un frisson secoue tout Montréel cette nuit.

◆

Oscar est seul dans sa maison d'Outremont, dans la pénombre de son bureau au deuxième étage. Il n'a plus l'habitude de veiller si tard, mais il a besoin de réfléchir. Il a enfilé son kimono de soie, unique souvenir de sa dernière amante. Il s'y sent léger. Le coffret cueilli chez McPhie aujourd'hui est posé sous une fenêtre, sur une table d'appoint, à peine éclairé par le lampadaire au coin de la rue. Oscar aime cette lumière jaune prisonnière d'une élégante cage de fer forgé, et la manière dont ce jaune contraste souvent avec le bleu si profond du ciel nocturne. Cette nuit, le ciel n'est que gris. Il s'est couvert et les innombrables lumières de la ville s'épanchent dans la couche nuageuse.

Extrait de la publication

Le coffret le fascine : il ne cesse de le toucher. Noyer noir, vernis impeccable, moulures sobres. *Son* coffret, maintenant, avec tout ce qu'il représente.

Il l'ouvre et en contemple le contenu de nouveau. Dans un nid de velours pourpre dort une poignée de porte antique. Il ne l'a pas encore touchée mais il la prend maintenant. Elle pèse dans sa paume : un bout de bronze ouvragé, noirci et tordu par le feu, la poignée et son axe comme un bouton de fleur sur sa tige. On y discerne tout juste des motifs végétaux comme les prisait la bourgeoisie anglaise à la fin du XVIII^e^. Elle a le poids de l'Histoire, qui habite tout. Non pas l'Histoire simplifiée que l'on cloue sur papier par ses points saillants, qu'on aplatit entre les feuilles d'épais volumes arides, mais plutôt la vie avec tout son relief, ce flot ininterruptible qui vient emplir tous les espaces que l'on se crée. Cette poignée a connu le relief d'une multitude de mains. Elle a aussi connu l'horreur sous celles de l'infâme vicomte Ashbury, puis la caresse brûlante de l'incendie qui a détruit sa demeure une fois les crimes d'Ashbury exposés. Elle n'a connu que le secret depuis, vouée à un rôle bien plus noble, léguée de main en main jusqu'à aboutir entre celles de McPhie. Et maintenant les siennes.

Oscar se rappelle la poigne sèche et osseuse de McPhie : cette poigne avait été sa première impression de l'homme, et c'est encore le trait qui domine quand il se remémore son mentor. Quatre jours après sa mort, il commence déjà à oublier les nuances exactes de son accent. Il voit très bien les habits noirs, les cheveux blancs peignés vers l'arrière, le long visage aux yeux creux. Sans doute l'image se muera-t-elle au fil des ans en une caricature de

l'homme, infidèle bien que familière. Le souvenir de la poigne persistera, lui, comme un membre fantôme.

C'est un peu d'une amputation qu'il s'agit, après tout. Oscar est le bras droit qui a perdu son corps. Lui et McPhie formaient une bonne équipe, même s'ils avaient surtout l'air d'un duo comique – le grand mince et le costaud, le patricien et le rustre. Tous deux méprisaient la médiocrité et partageaient le même amour pour la ville et surtout pour ce qu'elle pouvait devenir. Tous deux s'efforçaient de maintenir Montréel sur la bonne voie malgré les excès de la dernière administration, la crise du logement, les caprices de l'opinion publique. Oscar doit maintenant continuer sans son principal allié. Il a toujours su que le poste de McPhie lui reviendrait, mais il ne le voulait pas si tôt.

Il hérite de ses dossiers, de son bureau. Il hérite de ses secrets, à commencer par cette poignée de porte et tout ce qu'elle représente. Responsabilité, savoir, pouvoir. Mystères. Un lourd poids, à en juger par la note de McPhie qui, à l'insu d'Oscar, s'était doté des moyens de fuir si nécessaire. Tout ça pour lui, maintenant, pour combler ses plus grandes ambitions ou sceller son malheur.

Il rit tout haut et propulse la poignée dans les airs d'un coup de poignet. La gravité la ramène juste avant qu'elle ne touche le plafond ; elle retombe avec un bruit mat dans la paume d'Oscar, qui la replace dans son coffret et va enfin se coucher.

Le téléphone le réveille au bout d'une heure. Il enfile son kimono et se traîne au bureau d'un pas lent. On finira bien par raccrocher si ce n'est pas réellement important.

— Il faut que vous veniez tout de suite, dit Trinh, fébrile mais ferme. Je ne peux rien vous dire au téléphone.

— C'est si gros ?

— Du jamais-vu.

◆

Léopold va ouvrir, non sans s'assurer d'abord qu'il ne traîne aucune bribe de rêve dans les recoins de son appartement. Il aurait dû s'inviter à coucher chez Gisèle après son cours ; ça lui aurait évité ces coups à sa porte en pleine nuit. C'est le concierge, Clovis. Il se tient là, blême sous l'ampoule du couloir, la tête en friche. Ce matin, il avait une mèche rebelle ; maintenant, c'est toute une insurrection.

— Je suis désolé, dit-il, vraiment désolé, je te réveillerais pas si c'était pas sérieux…

— Je crois bien que je vais survivre. Quelle est l'urgence ?

— Je pourrais avoir besoin de tes talents. Je pense que les suppresseurs ont flanché. Je veux dire, il y en a un de brisé, j'allais le remplacer très bientôt, tout avait l'air d'aller, quand même, mais là…

— As-tu aperçu quelque chose ?

Il a le regard fuyant, soudain, ce pauvre jeunot. Il esquive la question et dit plutôt :

— T'entends pas ?

Effectivement, il s'élève du plancher une plainte étrange : on pourrait croire à un bébé torturé ou aux lamentations d'une revenante, mais à bien écouter il s'agit du chat du voisin. Pratiques, ces petites bêtes, qui sentent souvent les présences surnaturelles avant que leurs manifestations ne deviennent problématiques.

— Ah, dit Léopold. Et le propriétaire du chat ? Monsieur… Boucher, c'est bien ça ?

— Assis dehors, à tirer sur sa cigarette comme si sa vie en dépendait. Pas sûr de ce qu'il a vu ou senti exactement, mais il est parti vite et il ose pas retourner chercher son chat.

— Les femmes et les froussards d'abord… Qu'est-ce qu'il y a à craindre dans cet immeuble, à ta connaissance ?

Déjà Clovis paraît plus calme. Le poids de la responsabilité venant étouffer la panique ; c'est bon signe. Il répond après un instant de réflexion :

— Deux morts naturelles, une au 201 ici dessous et une au 103. La plus récente remonte à sept ans. Aussi un suicide au sous-sol, au tout début, en… 1906, je pense. Jamais manifesté, mais on doit quand même réduire le loyer. Une autre mort subite il y a quatre ans au 102… une surdose, en fait.

Ce dernier détail semble troubler le concierge. Léopold n'insiste pas. Il allume la lumière du salon et ouvre le tiroir où il garde un fouillis de bandes audio étiquetées à la main, pêle-mêle. Il trouve la bonne, la glisse dans son enregistreuse bon marché et lance la lecture. L'appareil en main, la musique dans les oreilles, il rejoint le concierge dans le couloir et verrouille derrière lui.

— La *Symphonie aérienne en ré mineur* de Wiesenhoffer. Il semble que ses proportions auraient un effet calmant sur les revenants. Non pas que je m'attende à en rencontrer, mais il vaut mieux prévenir…

Tout en descendant au deuxième, ils s'entendent sur la marche à suivre. L'appartement du dessous d'abord, pour évaluer l'ampleur du problème, puis Clovis filera téléphoner aux autorités concernées pendant que Léopold gardera un œil sur les lieux.

Le concierge ouvre la porte du 201 d'une main presque sûre. Le chat, un bandit bâtard, mi-blanc mi-beige et ingrat d'un bout à l'autre, est accroupi juste au-delà du vestibule. Il reste interdit un instant, puis sort nonchalamment, comme pour sauver les apparences. Léopold l'ignore et se concentre. L'air lui paraît plus épais qu'à l'habitude, plus acide aussi, mais il ne ressent pas ce vertige que lui procurent les lieux dangereusement instables. Il entre, et avec lui les effluves de flûtes et hautbois du bon Wiesenhoffer. C'est tentant de l'illustrer, cette musique, de laisser s'épanouir dans l'air les courbes et couleurs qu'elle lui inspire, mais il vaut mieux s'abstenir de toute magie si le lieu est précaire. Il laisse l'appartement lui parler, plutôt : il étudie les angles et l'atmosphère. Il y a présence, oui, mais diffuse, trop vague pour s'en inquiéter. L'impression qui persiste est celle d'un égarement, non d'une menace…

Léopold rassure Clovis, l'envoie téléphoner, puis continue sa tournée, chat sous le bras. Il descend, s'arrête devant le 103, où l'on ronfle, puis le 102, vide pour cause de vacances. Rien d'alarmant ici. Même chose au sous-sol ; l'animal reste calme. Léopold sort de l'immeuble et rend le félin au locataire du 201, assis à la table de pique-nique que Clovis a placée sur la pelouse dès son arrivée ici. Une bonne initiative, ça. Les locataires se parlent un peu plus depuis.

Léopold remarque que le concierge n'est pas rentré à son appartement pour téléphoner mais a plutôt quitté l'immeuble. Intéressant. Quand il revient, il se plante sur la pelouse et scrute la façade, le nez en l'air, incertain. Sans doute ne connaît-il de la magie que ce qu'il faut pour l'éviter.

— T'espères voir quoi, au juste ? demande Léopold sans raillerie.

— Je veux surtout pas voir quoi que ce soit, en fait. C'est comment en dedans ?

— Tranquille, de prime abord. Les secours vont venir ?

— Non, c'est ça qui m'inquiète. Ils envoient un inspecteur d'ici un jour ou deux, c'est tout. On m'a dit de rappeler si jamais ça devient urgent. J'ai l'impression qu'on est loin d'être les seuls à avoir des problèmes cette nuit.

◆

Au petit matin, assis sur la table devant son immeuble, Clovis regarde s'éloigner la voiture du serrurier. L'homme a eu fort à faire pour remplacer la serrure défectueuse, nettoyer les autres, tout remettre dans un état acceptable. Clovis a pu ôter les anciens suppresseurs au fur et à mesure et installer les nouveaux. C'est bon de s'asseoir et de se détendre enfin.

Le calme est rompu par monsieur Létourneau qui sort travailler.

— J'ai très mal dormi, vous saurez, lance-t-il en passant. Je suis prêt à jurer que cette bestiole m'a fait un clin d'œil quand je suis rentré me coucher.

Il indique Télesphore, le grotesque à gauche de l'entrée. La statue, gueule entrouverte, fixe la maison d'en face. Clovis répond avec un sérieux qui l'épate :

— Soyez certain que je vais le mentionner à l'inspecteur quand il passera. Vous pourrez voir le certificat par après, si ça vous chante.

Il a une vue imprenable sur l'amorce de calvitie de monsieur Létourneau alors que celui-ci s'éloigne

en punissant le trottoir à chaque pas. Le vieux fatigant a passé une bonne heure devant l'immeuble cette nuit en commisérations avec monsieur Boucher et madame Bielecki, éveillée par la *Symphonie aérienne*. Létourneau a dû être éveillé par cet instinct qui semble l'alerter à la moindre occasion de se plaindre. Il déplore sans doute que rien ne se soit manifesté dans son appartement, mais ça ne l'empêche pas de jouer les victimes. Monsieur Boucher, lui, n'a jamais su dire exactement ce qu'il a vu dans le 201 : un mouvement fugitif, sans plus, un soupçon de présence qui lui a donné la chair de poule. La réaction de son chat l'aura inquiété plus que l'apparition elle-même.

Léopold a beaucoup contribué à apaiser les esprits. La plupart des autres locataires le trouvent étrange et se méfient de ses illusions, mais tous comprennent qu'ils ont affaire à un mage très capable et ils respectent son expertise. Si le Service d'ordre public avait dépêché quelqu'un, ils ne lui auraient pas accordé la même confiance. On dit que les fonctionnaires se soucient plus de leurs plans que des gens. Léopold vit ici, il a tout intérêt à maintenir les lieux stables et sains.

Seul effet positif de l'incident : il y avait longtemps que Clovis n'avait pas regardé le soleil se lever. Une fois tous les autres couchés, il est resté ici à attendre le serrurier et à regarder les briques et les pierres du quartier baignées de lumière rose orangé. Sur la façade de son immeuble s'étaient étirées les ombres des bâtisses en face, chaque saillie bien en évidence : tourelle, girouette, les courbes des suppresseurs, les petits saints de bois coiffant la maison grise au coin de la rue. Tranquille, à peine le murmure indistinct d'une radio au-dessus de sa

tête, babillant pour un insomniaque ou un lève-tôt avide de nouvelles. Non pas que Clovis eût l'esprit tranquille. Il n'avait pas remis le pied dans son appartement depuis…

Depuis.

Il se lève, caresse la tête cornue de Télesphore et descend la rue Guérin. Le côté vieillot du quartier lui plaît toujours. Beaucoup de façades à deux ou trois couleurs de brique qui forment des motifs variés. Bon nombre de grotesques aussi, qu'il a tous nommés alors qu'il apprivoisait le voisinage. Outre Télesphore et Polycarpe devant chez lui, il y a Augustus sur un muret au coin de la rue Joséphine, avec son casque qui lui donne des airs de centurion romain. Il y a Bournivel, le visage à deux faces qui surplombe la porte de la boulangerie, baptisé en l'honneur de l'avant-dernier président. Clovis entre, s'achète un pain farci à grignoter en marchant. Il passe Franz, l'inexplicable mille-pattes qui trace ses arabesques sur le trottoir devant la friperie. Et voilà Bébert, le satyre aux traits tirés figé en bas-relief sous les fenêtres du café-buanderie, dominé par le saint rayonnant au-dessus. Clovis n'a jamais su la fonction initiale du bâtiment. Il écrirait bien une chanson au sujet de Bébert et de ses déboires de satyre trop épuisé pour courir les jupons, mais il n'a ni la plume ni l'inspiration. Il commençait à peine à maîtriser la guitare quand s'est terminée sa brève carrière de musicien. C'était sans doute pour le mieux.

Non pas que sa vie montréeloise soit si prometteuse. Plus que jamais, il se sent comme un imposteur. Depuis le début, il s'acquitte de ses tâches de concierge avec un certain naturel et cultive la routine. Les locataires se croient entre bonnes mains. Après que les policiers sont venus cueillir son cousin et

confisquer les quelques marchandises volées qu'il avait eu l'idiotie de garder pour lui, n'importe quel remplaçant aurait paru mieux. On lui voue une confiance exagérée – jusqu'à Émilien qui semble avoir pris pour devise « le concierge est mon berger ». Seul Léopold l'a percé à jour, et ce n'est pas mieux. Lui qui semble avoir tout fait s'entête à voir en Clovis un semblable, un vagabond qui tâte de tous les métiers et ne s'enracine nulle part. Clovis ne se sent pas digne. Il a accepté le poste par désœuvrement, c'est tout.

S'il avait bien fait son boulot, il n'aurait pas reçu la visite de ce maudit revenant. Sa mère lui a bien appris pourtant : un revenant ne veut qu'une chose, ne fait que ça, vouloir, et si on a le malheur d'en regarder un dans les yeux, c'est certain qu'il nous demandera de lui venir en aide. « Si t'en vois un », disait-elle, « tu lui parles pas. Les vivants avec les vivants, les morts avec les morts, c'est comme ça que ça doit se passer. » Clovis n'y a toujours cru qu'à moitié. Tirait-elle cette leçon de sa propre expérience ? Il ne le lui a jamais demandé. Les fantômes, on n'en parle pas, ça n'arrive qu'aux autres. Mais voilà que ça lui est arrivé, et qu'est-ce qu'il a fait ? Il a regardé, il a écouté. Et parce que ce regard si intense le troublait, parce que l'appartement vibrait du besoin de cet être, Clovis s'est senti obligé de répondre.

Il a dit : « D'accord. »

Il l'a dit sans force, comme on le dit pour indiquer qu'on a compris, simplement. Mais il l'a dit. Puis il a attrapé ses vêtements et s'est enfui avant de se compromettre encore plus.

Tout en mâchant son pain farci, il continue de s'éloigner, lui qui se résout mal à quitter son poste,

d'ordinaire. Il marche longtemps, traverse le centre-ville trop peuplé à son goût. Au sud de Saint-Siméon, il prend les rues et ruelles vers l'ouest jusqu'à ce que la place Saint-Dominique s'ouvre devant lui, vaste et plane, sans statues, sans arbres ni fontaines. Un grand cercle entouré de bancs de pierre et de boutiques pour touristes. Clovis est surpris d'avoir tant marché. Il foule les dalles ornées d'entrelacs, de feuilles et de fleurs, de motifs empruntés à toutes les cultures de la ville. Il s'avance entre les groupes de tuyaux de bronze qui, au centre de la place, s'élèvent à hauteur de taille ou de poitrine. Certains sont minces comme un doigt, d'autres assez gros pour qu'on y jette une pomme – mais grillagés sur le dessus, pour qu'on ne le fasse pas. Ses pas le mènent de l'autre côté, au Gong Café. C'est le moins guindé des trois cafés de la place, et peut-être qu'une des collègues de Marie-Audrée lui fera un café polaire à rabais.

Avant d'entrer, il scrute encore la place. Quelque chose de différent, ce matin. Les rues avoisinantes grouillent de vie, mais cette vie paraît… désaccordée. On conduit trop vite ou trop lentement. Un homme a garé sa voiture et y reste assis tandis que le moteur tourne en vain. Autour d'un téléphone public se pressent deux gars en longs manteaux blancs et une fille en dentelles fanées, comme autant d'oiseaux de malheur. Étrange de voir des spektres plantés là à découvert : ils sont furtifs d'habitude, comme ces revenants qu'ils se plaisent à imiter. Il n'y a aucun de ces gamins qui, d'ordinaire, se poursuivent en patins à roulettes entre les tuyaux de la place. Et les trois terrasses sont vides.

Clovis entre au Gong Café. Tous les tabourets devant le comptoir sont occupés et les autres clients

se tiennent debout tout près. Quand Deliah vient prendre sa commande, elle le regarde à peine, elle qui se plaît à le taquiner d'habitude. On dirait qu'elle agit par pur réflexe. « Méchant matin de fous », dit-elle tout bas. Elle s'éloigne aussitôt.

La télé au-dessus du comptoir annonce en grande fanfare un bulletin spécial : ce que tous attendaient, visiblement. « Un pâté de maisons entier est bel et bien disparu, au cœur du quartier Grandvilliers, au cours de la nuit », énonce le lecteur de nouvelles. « Nous ignorons toujours le sort de ses habitants. Le phénomène se serait produit vers les quatre heures du matin… »

Irréel, cette nouvelle. L'homme à la télé y croit-il vraiment ? Clovis se souvient que le serrurier s'était plaint de rues bloquées aux abords de Grandvilliers. Un accident, une fuite de gaz, d'accord, mais… des immeubles entiers volatilisés ? C'est absurde.

On passe des images prises de trop loin : une portion de barricade policière et un bout de terrain vague au-delà. Clovis réprime un rire. Rien à voir, bien sûr, c'est justement ça la nouvelle. Il ne reste plus le moindre bâtiment dans le quadrilatère formé par les rues Galaguerre, Racicot, Jolin et Gélinas. La voix du journaliste explique que la Sûreté nationale contrôle l'accès au site et ne fournit que très peu d'informations. Le service d'incendie se charge d'évacuer les immeubles adjacents – par simple précaution, ajoute-t-on. « Ce serait inutile d'affoler la population avant de mieux comprendre le phénomène », dit un officier de police. La ville a retrouvé sa stabilité après les perturbations de la nuit dernière, affirme-t-il.

On voit ensuite un homme s'engouffrant dans une longue voiture aux vitres teintées, quasi prési-

Extrait de la publication

dentielle. Avant de fermer la portière, il consent à offrir quelques mots à la caméra. Gros plan sur sa tête au front barré de plis, aux cheveux et à la barbichette rasés très court, gris mêlé de roux. De petites lunettes accentuent la largeur du visage ; une façade, ce visage, qui ne trahit pas ce qui se trame derrière. « Nous avons la meilleure équipe d'experts du continent », dit l'homme – Oscar Martel, le nouveau président de la Commission d'urbanisme de Montréel. « J'ai pleine confiance en notre capacité à résoudre le problème. » Ça dit tout et rien à la fois. À l'écran, on passe au maire Jouvert…

Le bulletin terminé, clients et employés se mettent à parler tous en même temps. La nouvelle semble fraîche : le « phénomène » a beau s'être produit il y a des heures, on vient à peine de permettre aux médias d'en parler. Clovis fait quelques pas vers la porte pour digérer seul la nouvelle. Un pâté de maisons perdu : bâtiments, corps et âmes. Remplacé, en fait, s'il a bien compris, par une étendue d'herbe folle et quelques maigres arbustes qui n'y étaient pas auparavant. Les caméras l'ont capté, c'est là, c'est vrai. Et si quelqu'un connaît le pourquoi ou le comment, personne ne parle. Une fois qu'on aura expliqué la chose, peut-être Clovis saura-t-il quoi ressentir ?

Un grand bruissement d'ailes au dehors le fait sursauter. L'instant d'après, le plancher vibre et un frisson de porcelaine s'ajoute à la rumeur du café. La cloche souterraine, imperturbable, qui sonne l'heure sur son rythme trop lent. Chaque coup résonne dans le sol et de graves accents métalliques remontent par la multitude de tuyaux qui percent la place. Une musique plus qu'une sonnerie, un son qui porte peu : il faut venir sur la place pour bien l'entendre.

Les pigeons comme toujours ont fui juste avant, mus par une horloge interne infaillible ou, plus probablement, par quelque déclic de la machinerie colossale. En temps normal, il se trouve toujours quelques touristes pour photographier l'envolée pendant que leurs enfants dansent entre les tuyaux. Aujourd'hui, personne ne bronche. Les conversations s'amenuisent, tout de même, si bien qu'au huitième et dernier coup, plus personne ne parle, et il s'ensuit un bref instant de silence tout à fait insupportable.

◆

Léopold espérait obtenir une meilleure vue à partir de la rue Charles-Élie, mais ce n'est pas le cas. Ça grouille, ça grouille ! Le trottoir est plus large mais la foule dense en déborde et gêne les voitures qui passent, si lentes, silencieuses, ou presque. La masse humaine s'agglutine et coagule autour d'une étrange blessure. Les gens se haussent sur la pointe des pieds, ça surenchérit à la verticale pour voir par-dessus tous ceux devant, par-dessus les véhicules policiers et les barricades. Il y en a une première qui cerne le quadrilatère absent et une deuxième, plus large, concentrique, qui englobe les huit pâtés de maisons environnants. Des policiers entrent et sortent de ce périmètre, d'autres en contrôlent l'accès, repoussent la foule. Des bruits d'excavation non loin couvrent la rumeur par moments ; est-ce lié à la disparition qui s'est produite ici, ou est-ce qu'un autre problème s'est déclaré ? D'où Léopold se trouve, on ne voit qu'une petite portion de l'anomalie au centre des barricades : un bête espace d'herbe clairsemée, banal et terrifiant.

ÉRIC GAUTHIER…

… aime se compliquer la vie, c'est pourquoi il passe tant de temps à réinventer des villes entières. Abitibien d'origine, il a vécu neuf ans à Montréal. C'est là, en 2002, qu'il est devenu conteur et écrivain à temps plein. L'année suivante, il se méritait le Grand Prix Jacques-Brossard. Son premier roman, *Une fêlure au flanc du monde* (Alire) lui a valu le prix Boréal et a suscité des critiques enthousiastes. Depuis, il a publié *Feu blanc* (Planète rebelle), un recueil de contes accompagné d'un CD dans lequel il raconte la pieuvre, la fourmi et d'autres repères étranges de la vie montréalaise. Il a conté en français et en anglais dans une variété de lieux et d'événements, du Yukon International Storytelling Festival à un charmant parc breton où il a décapité un dieu hindou d'un coup de grattoir à neige. En 2011, il passait par la Serbie pour participer à Kikinda Short, un festival international de la nouvelle. Il habite à Sherbrooke dans un petit manoir au sommet d'une falaise, où il concocte peut-être de nouvelles horreurs *en ce moment même*. Pour en savoir plus, visitez son site Internet : ericgauthier.net.

EXTRAITS DU CATALOGUE
15e ANNIVERSAIRE

Collection « Essais »

003	*Le XIXe siècle fantastique en Amérique française*	Claude Janelle *et al.*
004	*Le Roman policier en Amérique française*	Norbert Spehner
005	*La Décennie charnière*	Claude Janelle
006	*Scènes de crimes*	Norbert Spehner
007	*Le Roman policier en Amérique française -2*	Norbert Spehner
008	*Le DALIAF (Dictionnaire des Auteurs des Littératures de l'Imaginaire de l'Amérique Française)*	Claude Janelle

Collection « GF »

001	*Sur le seuil*	Patrick Senécal
002	*La Peau blanche*	Joël Champetier
003	*Le Vide*	Patrick Senécal
004	*Hell.com*	Patrick Senécal
005	*5150, rue des Ormes*	Patrick Senécal
006	*Les Sept Jours du talion*	Patrick Senécal
007	*La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
008	*Le Deuxième gant*	Natasha Beaulieu
009	*Un choc soudain* (Jane Yeats -1)	Liz Brady
010	*Dans le quartier des agités* (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -1)	Jacques Côté
011	*L'Argent du monde* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
012	*Le Bien des autres* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
013	*Le Sang des prairies* (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -2)	Jacques Côté
014	*Mauvaise Rencontre* (Jane Yeats -2)	Liz Brady
015	*La Faim de la Terre* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
016	*Le Cas des casiers carnassiers* (Malphas -1)	Patrick Senécal

Collection « Romans » / « Nouvelles »

015	*Sur le seuil*	Patrick Senécal
016	*Samiva de Frée* (Le Sable et l'Acier -2)	Francine Pelletier
017	*Le Silence de la Cité*	Élisabeth Vonarburg
018	*Tigane -1*	Guy Gavriel Kay
019	*Tigane -2*	Guy Gavriel Kay
020	*Issabel de Qohosaten* (Le Sable et l'Acier -3)	Francine Pelletier
021	*La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
022	*L'Archipel noir*	Esther Rochon

Extrait de la publication

023	*Or* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
039	*Aliss*	Patrick Senécal
040	*L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	*L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	*Gueule d'ange*	Jacques Bissonnette
043	*La Mémoire du lac*	Joël Champetier
044	*Une chanson pour Arbonne*	Guy Gavriel Kay
045	*5150, rue des Ormes*	Patrick Senécal
046	*L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	*La Trajectoire du pion*	Michel Jobin
048	*La Femme trop tard*	Jean-Jacques Pelletier
049	*La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	*Sanguine*	Jacques Bissonnette
051	*Sac de nœuds*	Robert Malacci
052	*La Mort dans l'âme*	Maxime Houde
053	*Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	*Les Sources de la magie*	Joël Champetier
055	*L'Aigle des profondeurs*	Esther Rochon
056	*Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	*Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	*La Passion du sang* (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	*Les Sept Jours du talion*	Patrick Senécal
060	*L'Arbre de l'Été* (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	*Le Feu vagabond* (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	*La Route obscure* (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	*Le Rouge idéal*	Jacques Côté
064	*La Cage de Londres*	Jean-Pierre Guillet
065	(N) *Les Prix Arthur-Ellis -1*	Peter Sellers (dir.)
066	*Le Passager*	Patrick Senécal
067	*L'Eau noire* (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	*Le Jeu de la passion*	Sean Stewart
069	*Phaos*	Alain Bergeron
070	(N) *Le Jeu des coquilles de nautilus*	Élisabeth Vonarburg
071	*Le Salaire de la honte*	Maxime Houde
072	*Le Bien des autres -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	*Le Bien des autres -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	*La Nuit de toutes les chances*	Eric Wright
075	*Les Jours de l'ombre*	Francine Pelletier
076	*Oniria*	Patrick Senécal
077	*Les Méandres du temps* (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	*Le Calice noir*	Marie Jakober
079	*Une odeur de fumée*	Eric Wright
080	*Opération Iskra*	Lionel Noël
081	*Les Conseillers du Roi* (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	*Terre des Autres*	Sylvie Bérard
083	*Une mort en Angleterre*	Eric Wright
084	*Le Prix du mensonge*	Maxime Houde
085	*Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli*	Élisabeth Vonarburg
086	*Le Dernier Rayon du soleil*	Guy Gavriel Kay
087	*Les Archipels du temps* (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	*Mort d'une femme seule*	Eric Wright
089	*Les Enfants du solstice* (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	*Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu*	Élisabeth Vonarburg
091	*La Nébuleuse iNSIEME*	Michel Jobin
092	*La Rive noire*	Jacques Côté
093	*Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard*	Eric Wright
094	*La Balade des épavistes*	Luc Baranger
095	*Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou*	Élisabeth Vonarburg

Extrait de la publication

096	*L'Ombre pourpre* (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	*L'Ourse et le Boucher* (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	*Une affaire explosive*	Eric Wright
099	*Même les pierres…*	Marie Jakober
100	*Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance*	Élisabeth Vonarburg
101	*Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité*	Élisabeth Vonarburg
102	*La Rivière des morts*	Esther Rochon
103	*Le Voleur des steppes*	Joël Champetier
104	*Badal*	Jacques Bissonnette
105	*Une affaire délicate*	Eric Wright
106	*L'Agence Kavongo*	Camille Bouchard
107	*Si l'oiseau meurt*	Francine Pelletier
108	*Ysabel*	Guy Gavriel Kay
109	*Le Vide -1. Vivre au Max*	Patrick Senécal
110	*Le Vide -2. Flambeaux*	Patrick Senécal
111	*Mort au générique*	Eric Wright
112	*Le Poids des illusions*	Maxime Houde
113	*Le Chemin des brumes*	Jacques Côté
114	*Lame* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	*Les Écueils du temps* (La Suite du temps -3)	Daniel Sernine
116	*Les Exilés*	Héloïse Côté
117	*Une fêlure au flanc du monde*	Éric Gauthier
118	*La Belle au gant noir*	Robert Malacci
119	*Les Filles du juge*	Robert Malacci
120	*Mort à l'italienne*	Eric Wright
121	*Une mort collégiale*	Eric Wright
122	*Un automne écarlate* (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	*La Dragonne de l'aurore*	Esther Rochon
124	*Les Voyageurs malgré eux*	Élisabeth Vonarburg
125	*Un tour en Arkadie*	Francine Pelletier
126	(N) *L'Enfant des Mondes Assoupis*	Yves Meynard
127	(N) *Les Leçons de la cruauté*	Laurent McAllister
128	(N) *Sang de pierre*	Élisabeth Vonarburg
129	*Le Mystère des Sylvaneaux*	Joël Champetier
130	*La Faim de la Terre -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	*La Faim de la Terre -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	*La Dernière Main*	Eric Wright
133	*Les Visages de la vengeance* (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	*La Tueuse de dragons*	Héloïse Côté
135	(N) *Les Prix Arthur-Ellis -2*	Peter Sellers (dir.)
136	*Hell.com*	Patrick Senécal
137	*L'Esprit de la meute*	François Lévesque
138	*L'Assassiné de l'intérieur*	Jean-Jacques Pelletier
139	*RESET – Le Voile de lumière*	Joël Champetier
140	(N) *Odyssées chimériques*	Claude Lalumière
141	*L'Infortune des bien nantis*	Maxime Houde
142	*La Saga d'Illyge*	Sylvie Bérard
143	*Montréel*	Éric Gauthier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !
www.alire.com

MONTRÉEL
est le cent soixante-quinzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en septembre 2011
pour le compte des éditions

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Un jeune doué. Il est de ces conteurs mutants qui inventent leur matière en puisant à toutes les formes de récits, fictions médiatiques, légendes urbaines, contes traditionnels. » ***Spirale***

Montréel

Clovis Thériaud n'est pas près d'oublier la nuit qu'il vient de vivre. Avant qu'il ait pu remplacer les suppresseurs protégeant les locataires de son immeuble des perturbations magiques, un fantôme est apparu chez lui. Pire : l'apparition lui a confié une mission, celle de transmettre un message à une certaine Corinne dont Clovis n'a jamais entendu parler.

Oscar Martel, le nouveau président de la Commission d'urbanisme de Montréel, n'est pas inquiet malgré la mort subite de son prédécesseur. Grâce aux douze ancres qui entourent l'aire neutre du mont Réel, les Montréelois n'ont rien à craindre du potentiel magique de l'eidosphère. C'est donc avec stupeur que Martel apprend, au milieu de la nuit, la disparition d'un pâté de maisons entier du quartier Grandvilliers – et de tous ses habitants !

Pour Léopold Sanschagrin, un mage au passé de rebelle qui habite l'immeuble de Clovis, les perturbations qui ont secoué Montréel ne peuvent avoir qu'une origine commune. Tout en aidant le jeune concierge dans sa quête, Sanschagrin s'inquiète du sort des disparus et de celui de tous les Montréelois… car pour lui comme pour Martel ou le groupe des spektres, il ne fait aucun doute que l'avenir de Montréel est en jeu !

TEXTE INÉDIT

9 782896 154784

17,95 $

11,90 € TTC

Extrait de la publication